



Alexander Hill Everett, ou l'artisan américain d'une identité cubaine. (Axe IV, Symposium 16)

Rahma Jerad

► To cite this version:

Rahma Jerad. Alexander Hill Everett, ou l'artisan américain d'une identité cubaine. (Axe IV, Symposium 16). Independencias - Dependencias - Interdependencias, VI Congreso CEISAL 2010, Jun 2010, Toulouse, France. halshs-00502328

HAL Id: halshs-00502328

<https://shs.hal.science/halshs-00502328>

Submitted on 20 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CEISAL

« Dépendances, Indépendances, Interdépendances »

***Alexander Hill Everett,
ou l'artisan américain d'une identité cubaine***

Résumé:

A partir du dix-huitième siècle, pour des raisons idéologiques, stratégiques et économiques, l'île de Cuba était dans la ligne de mire de la jeune république américaine, dont les dirigeants et la population rêvaient d'étendre le territoire sur le continent et au-delà. Les Etats-Unis ont usé nombre de stratagèmes pour devenir les heureux propriétaires de ce splendide joyau, des propositions d'achat aux pressions diplomatiques pour en éloigner les grandes puissances européennes en passant par les campagnes de propagande dans la presse. C'est dans ce contexte qu'intervint Alexander Hill Everett, diplomate et homme de lettres américain influent de la première moitié du dix-neuvième siècle. Ce fervent partisan de l'annexion de Cuba à l'Union se servit de sa bonne connaissance de l'île pour diffuser dans la presse américaine une image des Cubains destinée à convaincre ses concitoyens de l'intérêt d'intégrer Cuba et les Cubains à l'Union. L'analyse de certains de ses écrits permettra, d'une part de remettre sur le devant de la scène un figure historique importante et néanmoins tombée dans l'oubli, d'autre part de montrer que la construction d'une identité cubaine proche de l'identité américaine faisait partie de cet important mouvement expansionniste.

Mots clé:

Alexander Hill Everett, John Quincy Adams, Domingo Del Monte, Cuba, correspondance, expansionnisme américain, identité, éducation, presse, Sud des Etats-Unis.

Alexander Hill Everett, ou l'artisan américain d'une identité cubaine

A partir du début du dix-neuvième siècle, la jeune république américaine devint une terre d'asile pour la dissidence cubaine, du mouvement annexionniste au mouvement abolitionniste, en passant par l'activisme indépendantiste. L'Union devint peu à peu comme un lieu de passage obligé pour toutes les grandes figures cubaines dissidentes – du père Varela à Domingo Del Monte en passant par José Antonio Saco et Narciso López.

Mais les Etats-Unis étaient bien plus qu'une terre d'asile pour les dissidents créoles, car eux aussi espéraient voir l'Espagne évacuer l'île, aspirant à s'en emparer pour agrandir leur territoire. Nombreux étaient en effet les hommes politiques et hommes d'État à prôner la nécessité de son annexion à l'Union. Ainsi, au début des années 1840, le diplomate et homme de lettres américain, Alexander Hill Everett, fervent partisan de l'annexion de Cuba à l'Union, ne ménageait pas ses efforts pour que ce rêve devînt réalité. Voulant mettre son influence et ses talents d'écrivain au service de cette cause, il se servit de sa bonne connaissance de l'île et de ses liens avec l'intellectuel cubain Domingo Del Monte pour diffuser dans la presse américaine une image des Cubains qui pût convaincre ses concitoyens que leur intégration à l'Union ne serait pas une erreur. L'analyse de deux de ses écrits, une lettre et un long article, nous permettra donc de montrer que le mouvement annexionniste américain ne se limitait pas à des tractations diplomatiques et à des expéditions de flibustiers mais que la construction d'une identité cubaine proche de l'identité américaine en était une partie très importante.

Pour bien comprendre ce qui l'amena à rédiger ces deux documents, nous nous attacherons tout d'abord à expliciter le contexte historique de cette période et le parcours initial d'Everett qui expliquent les raisons de son séjour à Cuba et son désir de partager son enthousiasme pour ses habitants, allant même à l'encontre d'un certain nombre de préjugés vis-à-vis des populations hispano-américaines.

Tensions à la Havane, 1836-1839

Pendant la seconde moitié des années 1830, les relations anglo-américaines étaient très tendues à Cuba. Pour comprendre les causes de ses tensions, il faut faire un petit saut dans le temps et rappeler quelques points importants concernant la traite transatlantique. Depuis le

début du dix-neuvième siècle, les Britanniques menaient un combat très actif sur le plan international contre la traite transatlantique. Avec le traité de Vienne en 1815, et la signature de plusieurs traités avec l'Espagne (en 1817 puis en 1835), ils espéraient mettre fin à la traite illégale d'esclaves africains dans les colonies espagnoles. Toutefois, malgré la signature de traités, malgré l'établissement de tribunaux et de commissions mixtes de part et d'autre de l'Atlantique, et en dépit des fortes pressions sur la couronne espagnole, la traite illégale se poursuivait à Cuba, qui plus est de façon très florissante.

Pour éradiquer ce flot continu d'esclaves, il fallait en trouver les responsables. Outre les agents coloniaux corrompus, qui agissaient d'ailleurs avec l'aval de Madrid, il apparut bien vite que nombre de citoyens et de capitaux étasuniens étaient impliqués dans la poursuite de cette pratique illégale. Plusieurs voyageurs britanniques dans la région l'avaient rapporté dans leurs récits de voyage.¹ Plus grave encore, on alla jusqu'à accuser le consul américain à la Havane, Nicholas P. Trist, d'être lui-même impliqué dans la poursuite de la traite. « On » réfère au Surintendant britannique aux Africains Libérés et Commissaire d'Arbitrage, Richard Robert Madden, abolitionniste des plus passionnés, et à son collègue commissaire Edward Schenley.² Entre 1836 et 1839, les deux commissaires, et Madden en particulier, n'eurent de cesse d'envoyer des dépêches à Nicholas P. Trist pour l'informer de l'implication de navires américains dans la traite et lui demander de remédier au problème en transmettant ces informations à son gouvernement afin qu'il consentît enfin à signer un traité de droit de visite et de fouille avec l'Angleterre pour endiguer le problème de la traite illégale.³ Or ce dernier reniait toute implication américaine, se refusait à communiquer ses informations à

1 Charles Augustus Murray, *Travels in North America*, 2 vols., London : Richard Bentley, vol., 2, 1839, pp. 267-269 ; Joseph John Gurney, *A Winter in the West Indies : Described in Familiar Letters to Henry Clay, of Kentucky*, London : J. Murray, 1840, pp. 212-221 ; David Turnbull, *Travel in the West. Cuba, with notices of Porto Rico, and Slave Trade*, London : Logman, Orme, Brown, Green, 1840.

2 La fonction de Commissaire d'Arbitrage avait été créée par le traité de 1817, dont une des closes spécifiait la nécessité d'établir des commissions mixtes destinées à juger les navires capturés en mer en déterminant s'ils étaient ou non des navires négriers. Quant au Surintendant aux Africains Libérés, fonction créée par la Convention Clarendon de 1835, il devait s'assurer que les droits des « emancipados », ces Africains trouvés sur les navires jugés coupables, fussent respectés et qu'il seraient bien libérés selon les conditions stipulées par le traité, et non remis en esclavage. Arthur F. Corwin, *Spain and the Abolition of Slavery in Cuba, 1817-1886*, Austin : University of Texas Press, 1967, pp. 28-67 ; Leslie Bethell, « The Mixed Commission for the Suppression of the Transatlantic Slave Trade in the Nineteenth Century », *Journal of African History* 7, 1966, pp. 79-88 ; David Murray, *Odious Commerce : Britain, Spain and the Abolition of the Cuban Slave Trade*, London : Cambridge University Press, 1980, pp. 72-113 ; Robert L. Paquette, *Sugar is Made with Blood : the Conspiracy of La Escalera and the Conflict Between Empires over Slavery in Cuba*. Middletown : Wesleyan University Press, 1988, pp. 134-135.

3 Hugh G. Soulsby, *The Right of Search and the Slave Trade in Anglo-American Relations, 1814-1862*, Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1933, pp. 13-39, 46-76 ; Richard W. Van Alstyne, « The British Right of Search and the African Slave Trade », *Journal of Modern History* 2, March 1930, pp. 37-47 ; W. E. F. Ward, *The Royal Navy and the Slavers : The Suppression of the Atlantic Slave Trade*, London : Allen and Unwin, 1969.

Washington, et refusait tout échange sur la question avec les agents de la couronne d'Angleterre.⁴

Le zèle de Madden à poursuivre toute personne impliquée dans la traite illégale, et son antipathie profonde pour Trist, qui ne faisait d'ailleurs pas grand-chose pour s'allier la sympathie ou le respect des agents britanniques, finirent par desservir le consul américain, qui fut alors accusé d'être complice d'une pratique illégale. Plus précisément, Madden l'accusait de fournir aux négriers américains des certificats attestant que les travailleurs noirs qu'ils transportaient avaient le statut d'apprentis lorsqu'en réalité il savait pertinemment qu'il s'agissait d'esclaves. De plus, il aurait été parfaitement au courant du fait que des citoyens américains s'adonnaient au trafic d'esclaves sur des navires arborant la Bannière étoilée. Pour finir, on l'accusa d'avoir réduit en esclavage une femme *emancipada* pour son service personnel.⁵

Après moult rebondissements, l'affaire, qui aurait dû se limiter au domaine des relations consulaires, remonta jusqu'au président démocrate américain, Martin Van Buren. On peut donc supposer que d'une part les plaintes répétées des Anglais, d'autre part celles des marchands et capitaines de navires américains à la Havane, qui trouvaient que le consul ne les défendait pas avec la fermeté requise, jouèrent un rôle décisif dans le rappel du consul aux Etats-Unis, son départ de la Havane le 15 juin 1840 et l'envoi d'Alexander Hill Everett à Cuba.⁶ Ce dernier y fut envoyé par Van Buren en 1840 pour enquêter sur l'affaire Trist et pour « rassembler des informations économiques et politiques sur des questions qui touchaient les Etats-Unis dans leur relation à Cuba »⁷ car ces deux aspects pouvaient directement affecter ses relations avec l'Union.⁸

4 Schenley & Madden to Nicholas P. Trist, October 17th, 1836, PRO, FO 84/197, 3 : 221-222. Trist to Edward W. M. Schenley and R. R. Madden, November 29th, 1836, PRO, FO 84/195, 1 : 227. Schenley & Madden, June 2nd, 1837, FO 84/116 : 350. Madden, April 28th, 1837, FO 84/116. Kennedy & Dalrymple, October 27th, 1839, FO84/274 : 226-362. Ces mêmes informations furent transmises au ministre plénipotentiaire américain à Londres, Stevenson, afin qu'il en informât le gouvernement américain pour mettre fin à cette pratique. Elles furent aussi transmises au capitaine général de l'île, Miguel Tacón qui y réagit assez mal. Schenley and Madden, November 2nd, 1836 ; Lord Palmerston to Mr Stevenson from Lord Palmerston, December 17th, 1836, PRO, FO 84/197, 3 : 274-281, 339-340.

5 Schenley & Madden, January 2nd, 1837 ; March 10th, 1837 ; March 29th, 1837 ; 8 April 1837 ; 2 June 1837 ; Madden, 28 April 1837, FO 84/116 : 73-77, 83-85, 239-242, 245-247, 268-273, 350, 282-286. *A Letter to W. E. Channing, ... on the subject of the abuse of the flag of the United States in the island of Cuba, and the advantage taken of its production in promoting the slave trade*. Boston, 1839.

6 Kennedy and Dalrymple, January 15th, 1840 ; March 21st, 1840, PRO, FO84/312 : 61-63 ; Sears, op. cit., pp. 89-90.

7 Robert Paquette, « The Everett – Del Monte Connection : A Study in the International Politics of Slavery », *Diplomatic History* 11, 1987, p. 4.

8 L'enquête menée par Alexander Hill Everett innocenta officiellement Nicholas P. Trist. Cela n'empêcha pourtant pas l'administration Tyler, qui a succédé à Van Buren, de le démettre de ses fonctions le 15 juillet 1841. Et Trist quitta l'île, définitivement. Louis Martin Sears, « Nicholas P. Trist, a Diplomat with Ideals », *Mississippi Valley Historical Review* 11, 1924, pp. 90-91 ; *Dictionary of American Biography*, p. 646.

Le fils spirituel de John Quincy Adams

En décidant d'envoyer Everett pour cette mission, Van Buren n'avait pas choisi n'importe quel émissaire. Né à Boston en 1792 d'un père pasteur, et diplômé d'Harvard en 1806, Alexander Hill Everett avait été le plus jeune de sa promotion mais aussi le premier. Après ses études, à partir de 1808, il commença l'étude du droit dans le cabinet de John Quincy Adams, avec qui il entretint de très fortes relations. En 1809, Adams l'emmena d'ailleurs avec lui en Russie lorsqu'il y prit ses fonctions de ministre. Everett fut son secrétaire personnel pendant deux ans. En plus d'être un homme politique respecté aux Etats-Unis pour ses positions sur la guerre de 1812, qu'il avait encouragée, Everett était un fin diplomate, un homme de lettres respecté et un grand connaisseur de la langue espagnole qu'il maîtrisait parfaitement. En effet, sa maîtrise de la langue de Cervantès ainsi que sa relation quasi-filiale avec John Quincy Adams le portèrent de 1824 à 1829, sous la présidence de ce dernier, au poste d'ambassadeur des Etats-Unis à la cour d'Espagne où il entretint d'excellentes relations avec les officiels espagnols, notamment le capitaine général de Cuba de l'époque, le Prince d'Anglona. Pour finir, tout comme son mentor John Quincy Adams, Everett était convaincu que la possession de Cuba était indispensable à la sécurité de l'Union. Il profita donc de sa fonction d'ambassadeur à Madrid pour commencer des négociations officieuses avec le gouvernement espagnol en vue d'acquérir l'île. Il fit part de ses intentions dans une lettre privée qu'il adressa le 30 novembre 1825 à son père spirituel et Président des Etats-Unis, John Quincy Adams. Il est indispensable de se pencher un instant sur le contenu de cette lettre car elle est tout à fait révélatrice des convictions du personnage et montre que sa présence à la Havane en 1840 n'avait rien d'anodin.

Dans cette lettre, Everett relate les conversations qu'il a eues avec le ministre espagnol des affaires étrangères Zea Bermudez au sujet des relations américano-cubaines. Sa missive révèle qu'il était un adepte convaincu de la thèse de la « prédestination géographique » (*natural appendage*), pour reprendre la terminologie d'Albert K. Weinberg.⁹ Autrement dit, il était convaincu que, de par sa position géographique, l'île faisait naturellement partie de l'Union et que son annexion devait logiquement suivre celle des deux Florides. Se projetant dans l'avenir, il prédit que l'île n'allait pas longtemps rester une colonie espagnole étant donnée l'agitation indépendantiste causée par les guerres de libération sur le continent latino-américain. Cependant, rejetant la possibilité qu'elle pût être annexée par la

⁹ Weinberg, Albert K. *Manifest Destiny : A Study of Nationalist Expansionism in American History*, Baltimore: The Johns Hopkins Press, 1935 ; reprint, Chicago : Quadrangle Books, 1963.

Colombie ou le Mexique – ce qui était envisagé à l'époque –, ou acquérir son indépendance, il en conclut que les Etats-Unis **se devaient** de l'annexer immédiatement et de façon pacifique, sous peine d'être amenés à le faire plus tard par la force, s'aliénant ainsi inmanquablement les grandes puissances européennes.¹⁰

La prochaine étape de son raisonnement consistait à trouver un moyen pacifique pour que Madrid leur cédât le fameux bijou. Son plan consistait à profiter du mauvais état des finances espagnoles pour proposer à la couronne un prêt garanti par « la cession temporaire de Cuba aux Etats-Unis ». Bien évidemment, Everett était persuadé que l'Espagne serait incapable de rembourser sa dette, en conséquence de quoi l'île tomberait directement dans l'escarcelle de l'Union. Une telle transaction était tout à l'avantage des Etats-Unis : tant que l'Espagne devait de l'argent aux Américains, ces derniers avaient la garantie que l'île ne passerait pas entre d'autres mains. De plus, un tel prêt était une garantie presque certaine qu'à terme Cuba ferait partie de l'Union.¹¹

Cette offre qu'Alexander H. Everett fit en son nom propre et de façon totalement officieuse fut rejetée par le ministre espagnol et, bien qu'Everett ne prît pas la réponse de Bermudez pour définitive, Adams ne donna aucune suite à son plan. Cuba resta donc sous la souveraineté espagnole. La lettre de notre diplomate est toutefois intéressante sous plusieurs aspects : elle révèle un homme profondément déterminé à ce que son pays acquière celle que l'on nommait alors la Perle des Antilles, sans toutefois recourir à la violence. Elle révèle aussi la fibre d'un véritable diplomate, qui sait ménager « l'adversaire » afin de servir au mieux les intérêts de son pays. Néanmoins, il y avait une faille dans le raisonnement d'Everett : il avait sous-estimé l'intelligence des officiels espagnols ainsi que la détermination de la Couronne à rester maîtresse de ce paradis devenu une véritable mine.

Alexander Hill Everett était donc un fervent adepte de l'expansion des Etats-Unis vers l'île et croyait fermement en l'idée que son pays était le modèle ainsi que le garant de la liberté dans le monde occidental. Par conséquent, au début des années 1840, il devint très proche du parti démocrate expansionniste et était régulièrement en contact avec l'homme qui inventa l'expression « Manifest Destiny », John Louis O'Sullivan, fervent adepte lui aussi de l'annexion de Cuba à l'Union. D'aucuns pourraient penser que son désir d'annexer une île au système économique fondé sur le travail servile faisait d'Everett un défenseur de l'institution

10 « Cuba Without War. Letter from Alexander Hill Everett to the President of the United States » in Edward E. Hale, ed., *Cuba, The Everett Letters on Cuba*, Boston : Ellis, 1897, pp. 5-14.

11 Ibid.

particulière. En réalité, sans être un apologiste de l'esclavage, il n'était pas non plus un abolitionniste patenté.¹²

Voilà donc en quelques mots l'homme qui débarqua pour la première fois à la Havane au début de l'année 1840. Il y rencontra le célèbre homme de lettres et intellectuel créole, Domingo Del Monte, au cours d'une réunion entre amis où les deux hommes discutèrent littérature. Il semble bien que sa réputation d'homme de lettres précéda Everett. Précisons qu'à son retour d'Espagne en 1829, il devint propriétaire de la *North American Review* dont il fut aussi le rédacteur en chef jusqu'en 1835. Il contribua régulièrement à la revue sur des sujets aussi divers que la littérature française, la vie de Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, l'œuvre de Lord Byron ou le système américain. Mais bien avant cela il avait publié trois ouvrages politiques qui eurent beaucoup de succès en Europe. Il s'agit plus particulièrement de *Europe, or a General Survey of the Political Situation of the Principal Powers, with Conjectures on their Future Prospects* (1823) qui fut traduit en plusieurs langues dont l'espagnol, *New Ideas on Population with remarks on the theories of Malthus and Godwin* (1822) et *America, or a General Survey of the Political Situation of the Several Powers of the Western Continent, with Conjectures of their Future Prospects, by a Citizen of the United States* (1827).¹³ Aussi, dans une lettre écrite à Matanzas le 1^{er} mai 1840, l'écrivain José Antonio Echevarría (1815-1885) exprime à son ami Del Monte sa jalousie à son égard pour avoir eu le privilège de rencontrer un homme de la stature intellectuelle d'Everett. Il lui demande aussi de l'envoyer du côté de Matanzas afin que lui et ses amis pussent se mesurer à lui et lui montrer que les Créoles avaient aussi des intellectuels de qualité. Everett ne se rendit pas à Matanzas ; néanmoins lui et Del Monte devinrent immédiatement amis. Les deux hommes avaient beaucoup de respect l'un pour l'autre et, pendant le séjour d'Everett, leurs échanges épistolaires tournaient essentiellement autour de la littérature. Et si Echevarría n'eut pas l'occasion de se mesurer intellectuellement à l'officiel américain, ce dernier eut « largement » accès à la production littéraire de l'île. En effet, à peine s'étaient-ils rencontrés

12 Robert Paquette, « The Everett - Del Monte Connection : A Study in the International Politics of Slavery » *Diplomatic History* 11, 1987, pp. 5-12. On peut supposer que sa relation avec John Quincy Adams s'est détériorée, ou en tout cas modifiée au cours du temps en raison de leurs divergences idéologiques importantes. En effet, Everett était particulièrement attaché à John Quincy Adams au moment où ce dernier était bien plus nationaliste qu'abolitionniste au point qu'il était prêt en 1818 à faire alliance avec Andrew Jackson contre John C. Calhoun, au moment de l'incursion contre les Indiens Séminoles. Mais il est probable qu'au moment où Adams s'est prononcé clairement contre l'esclavage jouant un rôle central dans la défense des révoltés de l'*Amistad* en 1839, il n'était plus sur la même longueur d'ondes avec son protégé. Il s'agit bien sûr de suppositions qui ne peuvent être vérifiées qu'à la lecture des papiers d'Everett et de sa correspondance avec Adams, ce qui pourrait faire l'objet de recherches futures.

13 Ibid.; « Alexander Hill Everett », <famousamericans.net/alexanderhilleverett/> dernière consultation, le 20 janvier 2010.

que Del Monte lui offrit livres et recueils de poèmes comme marque de sa sympathie. Il lui prêta des revues littéraires comme l'*Haguinaldo Habanero* ou encore la *Revista Bimestre Cubana*, fondées par le petit groupe des *costumbristas*, ainsi qu'un mémoire sur l'éducation à Cuba qu'il avait écrit et qu'Everett lui demanda la permission d'emporter avec lui aux Etats-Unis afin de le publier dans une revue sur l'éducation.¹⁴

Avant de retourner une première fois aux Etats-Unis le 13 juin 1840, Everett lui envoie une missive où il exprime avec ferveur tous ses sentiments d'amitié pour Del Monte, lui offrant son aide au cas où ce dernier en aurait besoin.¹⁵ Lorsqu'Everett revint à la Havane quelques mois plus tard, les rencontres et échanges épistolaires entre les deux intellectuels se poursuivirent. Cette fois-ci c'est Everett qui, en remerciement de l'accueil chaleureux de son ami lors de sa première visite, lui offrit des livres parmi lesquels se trouvait le récit de voyage de Joseph John Gurney, dans lequel l'auteur avait consacré un chapitre entier à l'implication américaine dans la traite illégale d'esclaves à Cuba.¹⁶ On se sait rien d'autre sur les raisons qui poussèrent Everett à lui donner cet ouvrage si ce n'est que cela faisait suite à une conversation qu'ils avaient eue la veille et au cours de laquelle l'officiel américain avait mentionné l'ouvrage. On peut toutefois supposer que c'est le problème de la traite qui avait suscité la mention de l'ouvrage de Gurney, car la poursuite de ce trafic déplaisait fortement aux intellectuels créoles, qui déployaient beaucoup d'efforts pour y mettre fin. De plus, dans la lettre qui accompagnait l'ouvrage, Everett demandait à son ami de l'aider à se procurer deux travaux sur la traite : un mémoire écrit par Francisco de Arango y Pareño et un autre par José Antonio Saco.¹⁷

Cette correspondance montre que, par le biais de ses échanges littéraires avec Del Monte, Everett était entré de plain-pied dans les débats politiques qui animaient le cercle des *costumbristas*. Elle souligne aussi à quel point littérature et politique étaient intimement liées à Cuba. Selon Robert Paquette, la traite, l'esclavage et l'annexion de l'île aux Etats-Unis furent souvent mentionnés au cours de ces réunions. Et les intellectuels créoles exprimèrent souvent, semble-t-il, le désir d'être annexés à l'Union car ils craignaient que la violente

14 J. A. Echevarria a Domingo Del Monte, 1 de Mayo 1840 ; Alexander Hill Everett to Del Monte, May 12, 1840, dans Domingo Figarola-Caneda, ed., *Centón epistolario de Domingo Del Monte*, 7 vols., La Habana : Imprenta del Siglo XX, 1923-1957, vol. 4, pp. 144, 148-149.

15 Everett to Del Monte, June 13th, 1840, *Centón*, vol. 4, pp. 156-157.

16 Joseph John Gurney, *A Winter in the West Indies and Florida containing general observations upon modes of travelling, manners and customs, climate and production with a particular description of St Croix, Trinidad de Cuba, Havana, Key West, as places of resort for northern invalids*. (by an invalid), New York : Wiley and Putman, 1839.

17 Everett to Del Monte, November 30th, 1840 ; Everett to Del Monte, December 30, 1840, *Centón*, vol. 4, pp. 196, 199.

campagne britannique pour l'abolition de la traite ne finît par leur nuire.¹⁸ Même s'ils étaient de fervents adeptes de la fin immédiate de la traite, ils craignaient aussi le zèle de certains agents britanniques, comme Richard Robert Madden, mais surtout son successeur David Turnbull, dont l'arrivée coïncida avec le second séjour d'Everett à la Havane. Ils pensaient en effet que l'Angleterre visait bien plus que la fin du trafic – autrement dit qu'elle visait l'abolition immédiate de l'esclavage. Or, pour ces Créoles, l'idée de voir leur île à moitié peuplée de gens de couleur libres leur déplaisait au plus haut point : leur programme consistait en effet à se débarrasser progressivement de la population noire pour faire de Cuba une nation libre *blanche*, peuplée de travailleurs libres *blancs*, et certainement pas de travailleurs libres noirs.

Robert Paquette explique quant à lui que, s'il est difficile de savoir ce que les Créoles voulaient exactement à cause de la multiplicité des points de vue, la plupart des intellectuels réformistes, qui faisaient directement ou indirectement partie de la classe des planteurs, étaient pour l'abolition de la traite, du moins en théorie. Car en pratique, les planteurs auraient eu beaucoup de mal à remplacer les esclaves par une main d'œuvre blanche qui pouvait à tout moment refuser le travail ; sans compter que le prix des esclaves aurait augmenté avec la fin de la traite et aurait alors porté un coup dur à leurs investissements et à leurs finances.¹⁹ Cette attitude complexe des intellectuels créoles vis-à-vis de l'esclavage joua certainement en leur faveur dans l'opinion et le cœur d'Alexander Everett. Elle fut aussi sans doute un facteur important dans le fait que son amitié naissante avec le chef des *costumbristas* se poursuivit bien au-delà de ces quelques mois passés à la Havane.

Alexander Hill Everett, apôtre de la cause cubaine...

Car lorsqu'il quitta définitivement la Havane en février 1841, Everett avait la ferme intention de donner à ses amis expansionnistes au pouvoir une image positive de la population cubaine. Cependant, à son retour, le démocrate Van Buren n'était plus président. Son successeur, John Tyler, un Virginien, défenseur du droit des états et de l'esclavage, avait accédé à la présidence en avril 1841 après la mort subite du président William Henry Harrison, élu sur une plateforme Whig, c'est-à-dire anti-expansionniste. Tyler s'était donc retrouvé à la tête d'une administration notoirement anti-expansionniste, en faveur du maintien du statu quo à Cuba, c'est à dire de la souveraineté espagnole sur l'île.

¹⁸ Paquette, op. cit., pp. 7-12.

¹⁹ Paquette, op. cit., 1988, pp. 93-94.

Aussi, compte tenu de ses positions expansionnistes, Everett ne pouvait espérer faire partie du nouveau gouvernement. Il décida alors d'accepter le poste de président de Jefferson College, nouvellement fondé en Louisiane, soit dans le Sud pro-esclavagiste. Il occupa ce poste de 1842 à 1844. Et même s'il ne retourna plus jamais à Cuba, il poursuivit sa correspondance avec Domingo Del Monte, lui demandant, entre autres choses, de s'atteler à l'écriture d'une histoire cubaine qui aurait couvert les vingt années passées. En outre, bien qu'il eût officiellement quitté la scène politique, il n'en était pas moins déterminé à œuvrer en faveur de ses amis créoles et, bien entendu, en faveur de l'Union.²⁰

C'est dans ce but qu'il publia en 1842 un article sur l'état de l'éducation à Cuba fondé sur le rapport que Domingo Del Monte avait écrit et qu'il lui avait prêté lors de son séjour à la Havane.²¹ L'article consistait essentiellement en une recension du rapport Del Monte, accompagnée d'extraits parfois assez longs, et de commentaires personnels d'Everett. Il fut publié dans le premier volume de la *Southern Quarterly Review* qui avait été fondée à La Nouvelle Orléans en cette année 1842 dans le but d'encourager la production d'une littérature typiquement sudiste, participant ainsi du mouvement nationaliste sudiste, pro-esclavagiste.²² Everett n'avait donc pas choisi n'importe quelle revue pour publier son article. Il aurait parfaitement pu l'envoyer à la *North American Review*, dont il avait été le rédacteur en chef entre 1830 et 1836, ou à une tout autre revue nordiste. Aussi, le fait d'avoir choisi une revue publiée à Charleston, en Caroline du Sud, c'est à dire dans un Etat où la population était particulièrement sensible aux questions d'esclavage et d'abolition est, à mon sens, loin d'être un hasard. Everett était bien trop intelligent et trop fin stratège pour ne pas être conscient qu'en publiant son article dans la *Southern Quarterly Review*, il le publiait là où il aurait sans doute le plus d'impact. Car le désir d'étendre le territoire américain pour protéger l'institution particulière était très marqué dans la région depuis le Compromis du Missouri de 1819,²³ et le désir d'annexer Cuba y était d'autant plus exacerbé que son système esclavagiste était des

20 Ibid., pp. 192-195 ; Paquette, « The Everett - Del Monte Connection », pp. 8-9.

21 « Report on the state of elementary education in the island of Cuba, in 1836, and upon the improvements of which it is susceptible, prepared by order of the section for Education of the Patriotic Society of the Havana, for the information of Her Majesty's Government, in pursuance of the Royal Order of October 21, 1834, and read at a meeting of the Society : By Don Domingo Del Monte. » *Southern Quarterly Review* 1, 1842, pp. 377-397 ; Everett to Del Monte, May 12, 1840, *Centón*, vol. 4, pp. 148-149.

22 Jesse T. Carpenter, *The South as a Conscious Minority, 1789-1861. A Study in Political Thought*, New York : New York University Press, 1930, p. 20 ; Rollin G. Osterweis, *Romanticism and Nationalism in the Old South* New Haven : Yale University Press, 1949, pp. 65, 117 ; John McCardell, *The Idea of a Southern Nation: Southern Nationalists and Southern Nationalism 1830-1860*, New York : Norton, 1979, pp. 169-173 ; Frank Luther Mott, *History of American Magazines*, 5 vols., Cambridge : Harvard University Press, 1930-1968, vol. 1, pp. 380-384, 573-576, 629-657, 664-665, 721-727.

23 Ce compromis admit le Missouri dans l'Union comme Etat esclavagiste mais empêchait en même temps l'esclavage de s'étendre vers l'ouest au-delà de la ligne du 36°30', marquant ainsi une étape importante dans la division des Etats-Unis autour de la question de l'esclavage.

plus florissants. Il savait donc parfaitement à quel public il s'adressait et comment l'amadouer, ce qui révèle une très bonne connaissance de la région dans laquelle il venait de s'installer ainsi qu'un don certain pour la manipulation. Ajoutons que le prêtre de Del Monte n'était pas non plus tout à fait innocent : sans douter de la sincérité de son amitié pour Alexander Everett, il est toutefois important de noter que l'intellectuel cubain savait parfaitement choisir ses relations. Ainsi, de même que son attachement passé au premier Surintendant aux Africains Libérés, Richard Robert Madden, lui avait permis de fournir des documents importants sur le fonctionnement de l'esclavage et la poursuite illégale de la traite transatlantique, qui nourrirent le mouvement abolitionniste en Grande-Bretagne, sa relation avec Everett était aussi sans doute l'occasion de faire connaître la cause cubaine aux Etats-Unis. Et à terme, il devint pour Everett la principale source d'information sur Cuba.

L'article commence sur une note positive : dès la première ligne Everett souligne les rapides progrès que connaît la Perle des Antilles depuis son ouverture au commerce extérieur. Mais ce qui l'intéresse par-dessus tout ce sont les progrès effectués dans le domaine de l'éducation. Rappelons que c'est une époque où les Etats-Unis développaient leur système éducatif. Depuis le début des années 1830, l'éducation primaire était une préoccupation majeure dans un Etat comme le Massachusetts dont le secrétaire à l'éducation, Horace Mann (1837-1848), était le fervent défenseur d'un système élémentaire gratuit pour tous. Il avait alors lancé des réformes destinées à améliorer le système éducatif, renforçant la formation des instituteurs et diminuant l'importance de la religion au profit de matières plus « séculaires » telles que l'histoire américaine, la géographie et l'arithmétique.²⁴ L'éducation faisait aussi partie des priorités de Del Monte et de ses amis *costumbristas* dont le programme réformiste était destiné, à terme, à conquérir leur indépendance. Autrement dit, ils avaient bel et bien trouvé en Everett un porte-parole de choix pour porter leur message en dehors des frontières cubaines. De plus, montrer que les Cubains avaient les mêmes préoccupations que leurs voisins américains soulignait une proximité de valeurs entre les deux peuples.

Puis Everett mentionne deux rapports : le premier, concernant l'éducation primaire, était celui de Domingo Del Monte ; le second avait été écrit en 1833 par un autre membre éminent du cercle *costumbrista*, José de la Luz y Caballero, et concernait l'école nautique de Regla qui avait été transformée en institut scientifique. Everett insiste sur le grand talent littéraire de leurs auteurs, soulignant au passage l'immense potentiel littéraire de la Perle des Antilles et le véritable désir de progrès qui animait ses intellectuels.²⁵

24 Mary Beth Norton, David M. Kartzman et. al., *A People and a Nation. A History of the United States*, 2 vols. Boston : Houghton Mifflin, 2005, vol. 1, p. 306.

25 « Report on the state of elementary education », pp. 377-378.

Lançant sa première pique contre l'Espagne, il précise que le rapport de Del Monte n'a jamais été publié. Everett soupçonne la malveillance des autorités espagnoles d'en être la cause, et il ajoute que les projets d'amélioration suggérés par les auteurs avaient été à chaque fois mis en échec par les autorités coloniales. Ayant ainsi donné le ton de son article, il se penche ensuite sur les origines du système éducatif primaire dans la Perle des Antilles et emprunte les mots de son ami pour souligner le paradoxe d'une île qui, malgré son extrême richesse, abrite une population d'analphabètes puisque la grande majorité de ses enfants n'ont aucun accès à l'école. Tout le long du texte, Everett revient régulièrement sur ce paradoxe comme pour bien faire prendre conscience au lecteur que c'était là une situation scandaleuse à laquelle il fallait absolument remédier. Pour expliquer ce dénuement éducatif, Everett juxtapose des extraits du rapport qui mettent en avant l'extrême pauvreté des habitants des zones rurales. Ces derniers, en dépit de leur bonne volonté et de leurs efforts, ne parviennent pas à avoir des écoles dignes de ce nom. L'auteur rejette la faute sur les grands propriétaires terriens qui, en raison de leur absentéisme chronique, ne font pas profiter leurs régions de toutes les richesses qu'elles produisent. Plutôt que d'investir leur argent là où se trouvent leurs plantations, ils préfèrent vivre à la Havane, et y investir leurs bénéfices. De sorte que les habitants de ces régions sucrières très riches vivent dans la plus grande détresse matérielle. L'autre obstacle au développement du système éducatif réside dans la mauvaise volonté des autorités coloniales qui, non seulement ne financent que très peu l'éducation de leurs sujets, mais peuvent aussi faire barrage à la création d'écoles pour d'absurdes raisons administratives.²⁶

Après avoir décrit le fonctionnement du système éducatif cubain ainsi que le détail du budget et des dépenses des écoles primaires, Everett rapporte les idées d'amélioration proposées par son ami Del Monte. Pour ce dernier, il est de la responsabilité du gouvernement espagnol de prendre en charge l'éducation des enfants car c'est un élément indispensable au bien être d'une nation. Une population analphabète constitue, à ses yeux, un véritable danger pour la société car tous ces laissés pour compte sont autant d'ennemis potentiels qui peuvent se soulever et mettre à mal la paix sociale. Il est donc du devoir de la couronne espagnole de se charger de l'éducation primaire d'autant plus qu'elle en a les moyens étant donnés les revenus considérables que lui rapporte la Perle des Antilles. Une fois de plus, Everett pointe du doigt la cupidité et l'ingratitude d'un gouvernement riche qui traite son peuple comme une vache à lait.²⁷

²⁶ Ibid., pp. 378-380.

²⁷ Ibid., pp. 381-389. Il ne s'agissait bien entendu que d'un argument destiné à se concilier les faveurs de la couronne car le véritable danger pour l'Espagne était en fait l'éducation des masses laborieuses. Un peuple

Malgré la situation désastreuse du système éducatif dans les zones rurales, Everett tient à finir sur une note positive en montrant que la Perle des Antilles devait l'existence même d'un système éducatif de qualité dans les villes à l'initiative de ses habitants les plus riches qui en étaient les principaux pourvoyeurs de fonds. Il met aussi en lumière le dévouement des instituteurs et éducateurs qui travaillaient le plus souvent avec très peu de moyens mais beaucoup de générosité.²⁸ Pour finir, il fait l'éloge des habitants de la Havane, et des autres villes cubaines, en raison de leur intérêt pour les arts et la qualité de leurs productions culturelles, souvent méconnus à l'étranger. Il montre en effet que les intellectuels créoles étaient parfaitement au fait des derniers débats philosophiques qui animaient la Nouvelle Angleterre, et souligne au passage la grande qualité des débats dans les journaux cubains, favorablement comparés à ce qui se passait du côté de Boston. Ainsi, écrit-il :

A notre départ de Boston, se tenait un débat passionné au sein du monde littéraire entre les tenants d'une philosophie sensualiste et ceux de l'école transcendante, et nous ne pensions certainement pas entendre parler de ces sujets avant notre retour. Quelle ne fut notre surprise lorsqu'en arrivant à la Havane nous nous rendîmes compte que l'opinion publique se préoccupait de la même controverse, qui s'était immiscée jusque dans les journaux quotidiens. (...) Ainsi que nous avons pu en juger, le débat était mené avec autant d'habileté et d'éloquence que le font à Boston un Ripley, un Norton, un Brownson ou encore un Walker.²⁹

Après un éloge dithyrambique des intellectuels cubains, Everett clôt son article sur ce qui, à mon sens, est la partie la plus intéressante du texte, non en raison de son contenu qui, on va le voir, est assez proche de sa lettre adressée à John Quincy Adams quelques 17 ans plus tôt, mais parce que c'est ce que le lecteur lit en dernier, et ce qu'il est donc susceptible de retenir davantage. Ainsi, en conclusion de son article, Alexander Hill Everett expose les raisons qui l'ont poussé à publier ce texte. Outre son immense respect pour les auteurs du rapport, il avoue avoir écrit l'article principalement en raison de l'intérêt que les Américains portent à tout ce qui touche la Perle des Antilles. Faisant l'éloge de l'île et de son grand potentiel, il lui prédit un avenir radieux et annonce qu'elle ne va pas rester indéfiniment une colonie espagnole. Mais, ajoute-t-il, il ne faut surtout pas précipiter les choses en encourageant un mouvement d'indépendance car cela peut avoir des conséquences aussi désastreuses que sur le continent latino-américain dont il considère que le mouvement d'émancipation fut un échec total. Puis il fait allusion à l'Angleterre dans des termes bien peu flatteurs et, comme beaucoup de détracteurs de la puissante Albion, souligne le paradoxe

éduqué ne peut supporter longtemps l'autoritarisme d'un régime réactionnaire. Aussi, garder le peuple dans l'ignorance était un moyen supplémentaire de garder Cuba sous le joug de l'Espagne.

²⁸ Ibid., pp. 389-392.

²⁹ Ibid., pp. 393-394. Ce passage, ainsi que les suivants, ont été traduits par moi-même.

d'une nation qui tout en se battant passionnément pour la liberté de quelques centaines de milliers d'esclaves à Cuba n'a aucun scrupule à étendre son empire colonial à l'Inde, dont elle a réduit la population à un esclavage bien plus cruel que celui des Amériques, et à la Chine.³⁰

Il prévoit toutefois avec certitude l'échec des Anglais dans l'acquisition de Cuba et assure que deux alternatives vont se présenter à l'île au moment de sa séparation d'avec l'Espagne : l'indépendance ou l'annexion à l'Union. Quand on sait son attachement passé à faire de Cuba une possession américaine, on a du mal à croire Everett lorsqu'il affirme, avec détachement, qu'il lui importe peu que l'île fût indépendante ou annexée, d'autant qu'il reprend l'argument de la « prédestination géographique » insistant sur le fait que la Perle des Antilles fait naturellement partie de l'Union. En outre, il consacre une demi-page à expliquer tous les bienfaits que l'île a retiré de ses relations avec les Etats-Unis depuis son ouverture au commerce extérieur. Autrement dit, à ses yeux, tous les progrès de l'île trouvent leur origine aux Etats-Unis.

Depuis l'ouverture de ses ports au commerce extérieur, de ses liens importants et sans cesse croissants avec les Etats-Unis, [Cuba] a acquis les principes et coutumes qui sont les plus favorables à sa croissance immédiate, et sa prospérité future. Des émigrants venant de nos côtes affluent constamment dans l'île, portant avec eux, ainsi qu'ils le doivent et où qu'ils aillent, les positions libérales sur la religion et le gouvernement, ainsi que les habitudes industrielles et entreprenantes qui les distinguent dans notre pays. Sous l'influence de ce nouvel état de fait, l'île a déjà changé de visage. L'intérieur qui, jusqu'à présent, avait été entièrement démuné de tout moyen de communication digne de ce nom, commence à être traversé de chemins de fer, les bateaux à vapeur longent désormais les côtes cubaines, de nouvelles plantations se mettent en place, la population s'accroît ; l'on cultive avec succès les arts et les lettres, l'éducation suscite l'intérêt des Cubains, et la capitale déborde de ses anciennes limites, étalant ses faubourgs peuplés et riches dans toutes les directions, empiétant sur la campagne environnante, allant jusqu'à atteindre le même niveau de civilisation et de raffinement que les plus célèbres villes d'Europe et des Etats-Unis.³¹

On retrouve donc là le porte-parole d'une nation vertueuse, porteuse de progrès institutionnels et moraux. Dans le dernier paragraphe du texte, Everett se fait aussi le porte-parole des intellectuels créoles. Il cite en effet un paragraphe de *Paralelo entre la isla de Cuba y algunas colonias inglesas*, ce texte que José Antonio Saco avait écrit en 1837, pendant son exil, et où il dénonçait la poursuite de la traite transatlantique à Cuba. Everett n'avait pas choisi n'importe quel paragraphe pour clore son texte. Dans le passage en question, Saco affirme en effet que si son île devait un jour se détacher de la mère patrie, elle n'irait certainement pas se mettre sous l'emprise britannique. Où pouvait-elle donc trouver refuge et

30 Ibid., pp. 395-396. Voir aussi Elizabeth Kelly Gray, « "Whisper to Him the Word 'India.'" Trans-Atlantic Critics and American Slavery, 1830-1860 », *Journal of the Early Republic* 27, Fall 2008, pp. 379-406.

31 Ibid., p. 396.

protection ? Où pouvait-elle être assurée de rester libre si ce n'est dans le giron des Etats-Unis ? C'est donc au sein de cette glorieuse nation que le joyau des Antilles devait révéler toute sa splendeur et toute sa brillance.

Voilà ce qui allait marquer le lecteur sudiste plus que tout autre chose. Sans doute ce lecteur a-t-il été sensible aux passages sur le mode de fonctionnement du système éducatif et sur le budget annuel des écoles primaires. Mais ces questions préoccupaient davantage le Nord que le Sud, et il est normal qu'un bostonien tel qu'Everett y eut été sensible. En revanche, le lecteur sudiste allait sans doute être marqué par ces dernières pages où la future annexion de Cuba est considérée comme une certitude et par ce dernier paragraphe qui démontre que l'annexion ne serait pas le fait d'une nation colonisatrice mais au contraire une entreprise libératrice qui se ferait avec le consentement de la population créole. La stratégie du texte est imparable et littéralement brillante. Elle ne pouvait manquer de convaincre les lecteurs sudistes de la nécessité d'annexer l'île.

... Contre une vision négative de l'Amérique hispanique

Si l'on s'est longuement penché sur cet article c'est pour que le lecteur ait une idée bien précise de cette impression positive qu'Everett voulait donner de Cuba à ses concitoyens. Ses éloges récurrents des intellectuels créoles et de leurs efforts à vouloir sortir le peuple de l'ignorance, ainsi que l'éloge de ce peuple pauvre mais assoiffé de savoir devaient démontrer que le jour où l'Union allait annexer la Perle des Antilles, elle n'allait pas accueillir en son sein une nation d'analphabètes. Il s'agissait donc d'achever de convaincre ses lecteurs sudistes que le peuple cubain était un peuple frère.

Par ailleurs, l'accent mis sur l'autoritarisme et la cupidité d'un gouvernement espagnol qui maintenait le peuple dans un état de sous développement intellectuel et matériel devait convaincre le lecteur, si besoin était, de la mauvaise gouvernance de l'Espagne. Ce thème récurrent de la rhétorique américaine était directement lié à la *Spanish Black Legend* qui planait sur l'Amérique du Nord depuis la période coloniale et à laquelle même ce fin connaisseur de la langue et de la culture espagnoles n'avait pu échapper. Le rejet tenace d'une Espagne considérée comme moyenâgeuse, gouvernée par des monarques tyranniques et rongée par un catholicisme fanatique s'accordait parfaitement avec la mystique fondatrice des Etats-Unis, à laquelle Everett souscrivait complètement – celle d'une nation choisie par Dieu pour montrer au monde le chemin qui mène à la vertu républicaine et à la véritable religion. Revenons sur le passage où Everett écrit : « Des émigrants venant de nos côtes affluent constamment dans l'île, portant avec eux, ainsi qu'ils le doivent et où qu'ils aillent, les

positions libérales sur la religion et le gouvernement, ainsi que les habitudes industrieuses et entreprenantes qui les distinguent dans notre pays. » Autrement dit, seule la religion protestante était synonyme de véritable vertu et pouvait s'accorder avec les institutions républicaines.³²

Même après les mouvements de libération qui avaient chassé l'Espagne du continent latino-américain, la Légende Noire avait subsisté et s'était transférée aux peuples hispano-américains. On le constate notamment dans une lettre adressée à Domingo Del Monte par un ingénieur américain nouvellement installé à Cuba et très concerné par l'avenir du régime esclavagiste de la colonie espagnole. Le dénommé Benjamin H. Wright y explique, le plus naturellement du monde, à son correspondant catholique que la poursuite de la traite sur l'île n'était que le triste résultat de la pratique du catholicisme qui, plutôt que de mener à la vertu, poussait au vice. De même, si le gouvernement mexicain avait des soucis, et si l'Espagne était en proie à l'instabilité politique et aux guerres civiles, cela tenait essentiellement à une sorte de malédiction divine frappant les nations qui ne s'étaient pas converties à la vraie parole de Dieu.³³

Cette légende était désormais renforcée par la nouvelle composante de la mystique du peuple élu – à savoir le développement d'un discours raciste qui, depuis le début des années 1830, s'était retourné contre les populations noires et indiennes, et touchait désormais les peuples hispaniques, en particulier les Mexicains. Reginald Horsman explique que les dix années d'indépendance du Texas (1836-1845) furent décisives dans le renforcement d'une idéologie selon laquelle les Américains de souche anglo-saxonne étaient destinés à dominer tout le continent américain puis à étendre leur empire sur le reste du monde. Selon lui, la rencontre des Américains avec les Mexicains au moment de la révolution du Texas (puis pendant la guerre du Mexique) catalysa cette attitude. En effet, dans la mesure où les Américains désiraient étendre leur pouvoir tout en ayant la conscience tranquille, le meilleur moyen d'y parvenir était d'attribuer l'entière responsabilité de leurs futures conquêtes à l'infériorité raciale des peuples qu'ils s'apprêtaient à dominer plutôt que de reconnaître leur soif inextinguible de pouvoir et de richesses. Aussi « au cours des années 1830 et 1840, lorsqu'il devint évident que les Mexicains allaient souffrir, on leur attribua nombre de faiblesses innées. »³⁴

32 John J. Johnson, *A Hemisphere Apart. The Foundation of United States Policy Toward Latin America* Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 1990, pp. 44-53 ; Rodrigo Lazo, *Writing to Cuba : Filibustering and Cuban Exiles in the United States*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2005, p. 86.

33 Benjamin H. Wright to Domingo Del Monte, August 23, 1837, *Centón*, vol. 3, pp. 98-101.

Or, en cherchant à démontrer que les Cubains étaient victimes de l'Espagne, de son autoritarisme et de la négligence des grands propriétaires terriens ; en cherchant à démontrer que les Cubains étaient différents, qu'ils aspiraient à la liberté, à l'ouverture, et à l'éducation, Everett donnait l'image d'un peuple plus proche des Etats-Unis que de l'Espagne. D'une certaine façon, il s'inscrivait en faux contre l'idéologie dominante. Le passage où il vante la qualité des débats philosophiques dans les journaux cubains, les comparant favorablement aux débats qui se tenaient à la même époque dans les cercles intellectuels bostoniens, participe de cet effort destiné à montrer que les Cubains avaient les mêmes intérêts culturels et philosophiques que leurs voisins Américains, qu'ils étaient culturellement aussi, voire plus, proches des Etats-Unis que de l'Espagne, donc qu'ils étaient dignes de devenir américains.

Néanmoins, ce même passage révèle aussi des sentiments plus ambigus qu'il n'y paraît et montre que, malgré sa sincère sympathie pour le peuple cubain, Everett n'avait pas échappé au racisme ambiant, qu'il était bien un adepte de ce qu'on allait bientôt appeler la doctrine de la Destinée Manifeste. Sa surprise lorsqu'il constate que les Cubains n'avaient intellectuellement rien à envier à leurs voisins du Nord laisse en effet paraître des préjugés négatifs vis-à-vis de Cuba et de ses intellectuels. De même, le passage où il affirme avec conviction que depuis l'ouverture de la Perle des Antilles au commerce extérieur, tous les progrès et développements qu'elle a connus étaient le fruit de l'influence positive de sa relation avec l'Union, est une preuve de plus de cette condescendance qui caractérise les ardents défenseurs de la supériorité américaine.

Ce très long article est ainsi beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît ; il peut être considéré comme un bon baromètre de la complexité des positions américaines en général, et sudistes en particulier, vis-à-vis du joyau des Antilles. Même les certitudes d'Everett concernant l'échec de l'Angleterre à faire main-basse sur l'île ne sont que pures rhétorique et bravade. Car au moment où il avait été envoyé en mission à la Havane, soit quelques mois avant la publication de cet article, le gouvernement américain était très inquiet au sujet des desseins de l'Angleterre et de l'avenir de Cuba. Et ces inquiétudes n'allaient pas tarder à être confirmées par celui-là même qui affirmait le contraire dans son article. Ainsi, au cours des

34 Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny: The Origins of American Racial Anglo-Saxonism*, Cambridge : Harvard University Press, 1981, pp. 208-228. Il s'agit d'ailleurs de l'attitude typique des nations colonisatrices, ainsi que l'explique brillamment le philosophe Albert Memmi dans *Portrait du Colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*, 1957, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1973.

mois et années qui suivirent, soit pendant la période trouble de La Escalera, en 1843-1844, puis au moment de la guerre du Mexique qui coïncida quasiment avec la mort d'Everett, ce dernier ne cessa de plaider la cause annexionniste auprès de ses concitoyens, que ce soit à travers ses écrits dans la presse ou par le biais de ses relations personnelles avec un J. C. Calhoun, alors au plus près d'un pouvoir exécutif fortement expansionniste.